

—C'est vrai, dit Faucher, allez. Lorsque les garçons furent partis, je lui dis en riant :

—Dis-moi donc, pourquoi me traites-tu d'Excellence? Pourquoi tout ce faste?

—Pourquoi? Parce que je veux qu'une fois dans ta vie tu sois traité comme tu le mérites... Seulement tu aurais pu me rendre le change... Le garçon a eu plus d'esprit que toi, il m'a appelé Excellence...

—Mais, si moi qui parais être ton secrétaire, j'ai droit au titre d'Excellence, quel titre faudrait-il te donner?

—Appelle-moi, marquis, duc, prince, c'est bien facile.

—Ah! par exemple, c'est trop fort, lui dis-je, je ne puis aller jusque là.

Les garçons arrivèrent chargés de plats.

Faucher paraissant continuer un récit commencé, dit :

—Le général X... me dit en me quittant :

"Prince, j'espère que j'aurai le plaisir de vous voir bien tôt à Paris."

En entendant le mot "Prince", les garçons faillirent échapper leurs plats, et moi j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater de rire.

Faucher ne riait pas, lui, il continua de parler de la guerre du Mexique, du rôle brillant qu'il y avait joué, des grands personnages qu'il avait connus, etc., etc.

Lorsque nous quittâmes le restaurant après avoir bien dîné, tous les garçons du restaurant étaient accourus pour voir le prince et Son Excellence et nous saluer avec une admiration sincère.

Quand nous fûmes seuls, je demandai à Faucher quel plaisir il avait eu à mystifier de cette façon les garçons du restaurant.

—Le plus grand plaisir du monde, répondit Faucher, j'étais heureux pour toi et pour moi de leur ébahissement, de leur admiration...

Je n'ai jamais compris et su comment et quand il avait payé ce fameux dîner, dont le souvenir me fait souvent rire, seul.

Un an plus tard, je rencontrai Faucher à Québec, il me rendit mes \$50, et il m'invita à déjeuner. Naturellement il parla longuement de

notre mission à Nashua, et termina son récit en me disant :

—Maintenant, mon cher, tu ne saurais t'imaginer ce qui m'est arrivé dans cette ville de Nashua où nous avons joué le rôle d'ambassadeurs, où nous avons été salués par vingt-et-un coups de canon...

Eh bien! je retournai six mois après à Nashua, et après avoir revu avec émotion les lieux témoins de notre grandeur, je me rendis à la gare. J'étais sur la plateforme du chemin de fer, attendant le train, lorsqu'un individu qui venait d'arriver sur une voiture à bagage, me dit avec un aplomb qui me magnétisa :

—Boss, ayez donc soin de mes chevaux, un instant.

Je pris machinalement les rênes qu'il me mit dans les mains, et j'attendis philosophiquement qu'il revint.

A son retour, il me remercia, et m'offrit une pièce de dix cents que j'acceptai afin de rendre plus complet le témoignage de ma déchéance... Je pris le train en songeant amèrement à l'inconstance de la fortune, à la vanité des choses humaines.

Pauvre Faucher! Il est disparu comme bien d'autres, mais ses nombreux amis ne l'ont pas oublié, ils parlent souvent de son grand cœur, de son esprit gaulois, de son amusante et inoffensive manie.

On ne pouvait le connaître sans l'aimer.

L. O. DAVID.

Noël avec des cloches sonne le ralliement ; ne touchons pas à Noël !

Le temps se charge, hélas ! de faire les réveillons plus tristes et moins "nombreux" d'année en année ! Jusqu'au jour où les cloches se seront tues, après avoir sonné une dernière fois.

JULES CLARETIE.

Noël scelle d'une pensée pieuse l'année qui finit : le Jour de l'An fête d'une pensée joyeuse celle qui commence.

GUY DELAFOREST.

Faites cadeau d'un des splendides chapeaux de Mille-Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine.



MARIE BEAUPRÉ

L'arbuste

(Traduit de l'Italien)

L'arbuste, sur la roche altière,
Tend vers l'océan ses rameaux.
Il voit resplendir la lumière,
Il entend susurrer les eaux.

La nuit, il regarde dans l'ombre,
Mille cœurs palpiter aux cieux.....
Il sent dans l'air capricieux
Des parfums étranges, sans nombre.

Alors il voudrait s'envoler
Se perdre en l'azur plein de joie,
Derrière ce ciel qui flamboie
Ou ce flot qui semble appeler.

Mais les racines sont profondes,
Hélas ! et le roc est trop fort :
L'arbuste doit, jusqu'à la mort,
Voir de loin les cieux et les ondes.

(Texte original)

L'ARBUSTO

Un arbusto si protende
dalla roccia alta sul mare ;
vede un solco che risplende,
ode l'onda susurrare.

Vede a notte il firmamento
palpitar di mille cuori,
e nel brivido del vento
sente mille strani odori.

E vorrebbe volar via
per svanire ne l'azzurro,
dietro la fiammante scia,
dietro il magico susurro.

Ma la roccia è troppo forte,
le radici troppo fonde,
e l'arbusto fino a morte
vedrà lungi cielo ed onde.

Cette pensée mélancolique et profonde, écrite en vers italiens de la plus suave simplicité, m'a paru d'un char-